

L'approche « AIKI » et la violence dans l' éducation

AIKI signifie littéralement, en japonais, union des énergies ; le ton est donné ; dans de nombreux domaines qui dépassent infiniment l'art martial que nous pratiquons « l'Aïkido », cette notion « AIKI » pourra être utilisée et mise au service de diverses disciplines ou domaines d'activités. C'est le cas notamment de l'éducation, thématique qui concerne beaucoup d'entre nous que je me propose de développer dans les lignes qui suivent.

Je voudrais commencer cette note en appelant l'attention du lecteur sur la contradiction qui existe dans le terme BU DO, que l'on traduit souvent comme art martial (l'Aïkido, le Judo (...)) sont des Budo)

Bu, en japonais, signifie la guerre (idée d'un homme à pied armé d'une lance).

Do, la voie, le chemin vers le perfectionnement de soi-même.

Nous entrons ici dans un premier paradoxe : la guerre et le chemin vers la perfection. Sortir de ce paradoxe, en associant des termes apparemment contradictoires ; « ne pas utiliser sa force, au risque d'être esclave de celle-ci, mais être en capacité de pouvoir rester maître de soi », avec l'idée de développer sa puissance pour ne pas l'utiliser.

L'idée est donc de ne pas rejeter la violence, de la ritualiser pour tendre vers une sorte de transcendance de la violence qui s'annulerait elle-même dans une recherche de perfectionnement de soi.

Le budo est devenu, au Japon, depuis l'ère Meiji (1868-1912) une discipline de développement personnel ; l'Aïkido, la voie de l'union des énergies en est un très bon exemple. La pratique de l'Aïkido est pacifiste ; on peut parler de combat contre les combats. Par exemple, la symbolique de la coupe, avec un sabre, nous amène à réfléchir sur la notion de combat sur nos limites, sur ce qui nous freine dans notre développement personnel « notre égo » qui nous empêche de voir autrui, tant nous sommes occupés à nous regarder nous-mêmes.

Accepter donc la violence pour l'utiliser, pour la dompter, pour la transcender ; il est déjà nécessaire de l'accepter, de l'accueillir. N'est ce pas la même chose avec les jeunes, les enfants, nos enfants, les enfants des autres, qui peuvent (qui ont pu, qui pourront)) manifester des moments de violence intense, à certaines périodes de leur jeunesse. Cette violence, qui donne du sens sur les éprouvés du sujet, au sens de Jean Bergeret, avec le concept de violence fondamentale, nous renseigne, si nous sommes disponibles (concept clé dans les arts martiaux) sur l'état émotionnel et psychique du sujet. Or, très souvent, cette violence agit par les jeunes, nous ne voulons pas la voir, tant elle nous dérange, nous renvoyant sans doute à notre propre violence.

La violence possède une valence positive, l'énergie que nous avons au fond de nous-mêmes, que le jeune, l'enfant, quand il fait preuve de violence, possède au fond de lui, parfois une

rage, une envie de « récupérer » des objets dont il pense avoir été spolié... (Winnicott), une énergie protectrice de notre moi, un véritable mouvement de survie. Cette violence, si nous savons l'accueillir chez les jeunes permettra **de les aider à la rediriger au profit d'investissements positifs. Ce n'est donc pas l'acte destructeur qui est violent en lui-même, c'est bien notre incapacité à ne pas suffisamment interroger cet acte afin de le rediriger vers un conflit créateur : « sortir de la violence par le conflit »** (Charles Rojzman).

De plus, le temps des passages à l'acte est de l'ordre du franchissement, de « passer une limite ». C'est un moment privilégié qui a une fonction : « créer dans la destruction dans le sens de redevenir acteur de sa vie », « appeler au secours », « se confronter aux limites » etc., et qui dit quelque chose. Ce sont par conséquent des moments à ne pas louper dans la mesure où ces moments sont souvent synonymes de mouvement. **Nous devrions nous réjouir de la survenue des passages à l'acte des adolescents**, car c'est un **moment privilégié pour « travailler »**, un moment d'incertitude, de changement potentiel, d'ouverture vers « un ailleurs ». Ce n'est pas quand un adolescent est complètement enfermé dans ses certitudes et finalement « assez heureux dans son mode de fonctionnement » que nous pourrions lui permettre d'évoluer, de changer. Bien au contraire, c'est son déséquilibre à un moment donné et la succession de déséquilibres potentiels qui, si nous savons les exploiter, lui permettront de retrouver une stabilité existentielle, psychologique, ... De la même manière, en Aïkido, c'est l'utilisation du déséquilibre de l'autre (Aïté) qui va nous permettre de pousser son déséquilibre, au bord de la rupture, restituant à sa conscience claire, par notre intervention mesurée et maîtrisée, le fait que son agression n'est pas la bonne solution et que la voie dans laquelle il s'engage n'est pas la bonne.

Mais c'est bien là où se pose le problème : la violence est rarement la bienvenue et nous sort de notre confort, elle nous questionne fortement, car la violence de l'autre (peut-être davantage encore quand il s'agit de ses propres enfants) interroge notre violence à nous-mêmes, nos peurs... c'est bien souvent la violence qui fige les fonctions mentales alors qu'on en aurait le plus besoin immédiatement ; l'approche de l'Aïkido permet de garder une certaine sérénité par rapport aux situations difficiles qui peuvent se présenter notamment grâce à la respiration, à l'ancrage, au centrage, à la distance, à la posture.....et non seulement grâce à de la théorisation.

Dans l'Aïkido, nous proposons de ne pas nous situer dans la même logique que « l'adolescent ou l'enfant en crise », « de ne pas nous situer là où il nous attend » ; de cette manière, nous ne renforcerons pas l'agression, et en répondant de manière affirmée, mais sans agressivité et avec mesure, nous offrons un miroir dans lequel la violence du « jeune qui agresse » a toute chance de s'éteindre d'elle-même.

Cela signifie que dans un acte d'agression pouvant être le fait d'un jeune homme ou d'une jeune fille (parfois un enfant) en proie à de graves tourments, notre réponse adaptée et mesurée nous évitera de tomber dans une fuite excessive ou une contrattaque disproportionnée dommageable à notre crédibilité, mais aussi au jeune lui-même.

En effet, une fuite excessive de la part des adultes chargés de l'éducation d'un enfant fait prendre le risque de favoriser chez ce dernier une **escalade complémentaire** dans sa violence, qui sera souvent suivie à la fois d'une délectation de « sentiment de toute puissance » et à la fois d'une montée d'un sentiment de culpabilité excessive envers la victime. « Je suis un bon à rien, je tape et insulte les personnes qui s'intéressent à moi ».

D'une manière différente, **l'escalade symétrique** dans la violence, que celle-ci soit physique, verbale, psychologique, ne fait que renforcer la première violence du jeune en ajoutant à sa violence propre, celle de la personne chargée de l'accompagner, son père, sa mère, son éducateur, son éducatrice. **Du coup, en plus de sa propre violence, le jeune devra gérer la violence de l'adulte.**

Cette juste distance de l'adulte se retrouve également hors situations de violence. L'adulte se rapproche trop du jeune (au sens propre comme au sens figuré), on parlera de **complexe d'intrusion**, l'adulte s'éloigne trop du jeune (au sens propre comme au sens figuré), on parlera, chez le jeune de **complexe d'abandon**.

Avec le complexe d'intrusion, le jeune pourra souffrir de situations de rapproché intense avec l'adulte très angoissantes dans la mesure où ces situations ne viennent que corroborer le statut fantasmé du jeune à un moment donné ; « ma mère s'intéresse à moi parce que je suis méchant »

Le complexe d'abandon est vécu par le jeune qui ressent l'autonomie qui lui est laissée comme un abandon et un espace trop difficile à gérer tout seul. Le jeune peut alors se perdre dans cette autonomie et en faire un usage qui ne va pas dans le sens de son intérêt. « Ma mère ne s'intéresse pas à moi, je n'en vauds pas la peine »

Dans les arts martiaux, la place que l'autre prend est très directement liée à la place qu'Aïte lui laisse. Mais ce processus interactionniste peut s'inverser (c'est le propre d'un mouvement interactionniste). La place que prend la personne chargée d'éducation participe à créer la place que prend le jeune, à l'enfermer (ou pas) dans ses comportements

« On ne peut comprendre un individu que si l'on saisit ce que sa société attend de lui ». Ralph Linton ; certes, ce dernier peut éventuellement posséder les moyens d'infléchir cette place, mais on remarquera que c'est bien souvent le plus ancien sur les tatamis qui, en situation conflictuelle « aura le dernier mot » ; la plupart du temps, la place, le statut, la puissance de l'adulte conduisent le jeune à accepter une place qui n'est pas bonne pour lui à un moment donné. Le positionnement de la famille et les agissements des parents participent à créer l'autre (le jeune, l'enfant), sans avoir nullement conscience de le conditionner lourdement. La manière de considérer l'enfant, le jeune, participe à le fabriquer. « Énoncer une prophétie qui tend à sa propre réalisation », Becker. **Le parent, l'éducateur (au sens général) possède une responsabilité importante dans la manière dont se comporte l'autre qui est souvent en lien avec son attitude propre. Cette remarque ouvre sur la notion de maltraitance**

ordinaire (HAS) dans laquelle il n'y a aucune intention de nuire, mais de la récurrence. Cette habitude des parents à se comporter de telle et telle manière est bien souvent à l'origine de passages à l'acte, d'actes violents, qui auraient pu être très souvent évités. Le problème, c'est que les parents, enfermés dans leur quotidien, éprouvent souvent quelques difficultés « à se regarder agir » !

Dans les arts martiaux, et spécifiquement en Aïkido, l'attaque d'Aïte n'a pas d'importance ; c'est la manière de se comporter face à cette attaque qui va donner appui à Aïte ou pas « *Donnez-moi un point d'appui et je soulèverai le monde* », Archimède. Ainsi, ce n'est pas la violence de l'autre dont il est question, mais de la sienne propre. **C'est notre propre rapport à la violence qui doit être sans cesse réinterrogé.**

Je souhaiterais à présent interroger la notion de volonté et de désir à aider l'autre ; en Aïkido, nous disons que la « force du désir limite la réalisation de celui-ci ». Trop vouloir pour l'autre met sans doute bien souvent le jeune dans des situations inconfortables. Guy Hardy, dans son ouvrage *S'il te plaît ne m'aide pas*, nous met en garde sur des postures égocentriques du type « Je veux que tu veuilles ce que je veux pour toi » et qui enferment complètement le jeune que le parent, l'éducateur est censé aider.

Sans doute, la bienveillance, pour reprendre un terme consacré de nos jours, vise t'elle à faire de la place à l'autre, au jeune, à acter une simple disponibilité, loin d'une quelconque intention, fût elle bonne. L'attitude « *mushotoku* » dans les arts martiaux, gratuite, sans objectif, n'est pas simple et parfois sans doute déconnectée des préoccupations quotidiennes des parents.

Et pourtant, nonobstant les incontournables projets pour et avec les jeunes, les enfants, c'est bien la disponibilité (au sens où nous l'entendons dans les arts martiaux), qui nécessite d'avoir fait le vide en soi (vide de représentations et de fantasmes vis-à-vis de l'autre) qui va favoriser la rencontre.

Cette rencontre avec l'autre qui s'opère à chaque mouvement avec un partenaire, en Aïkido, nécessite de faire le vide en soi afin que le mental ne soit plus encombré d'aucune manière. Là, naît la vraie relation.

Les liens entre l'approche Aïki et le positionnement des parents et de tous les adultes amenés à accompagner les enfants, en proie à des crises de violence, sont extrêmement nombreux, nous venons d'en aborder quelques uns.

L'acquisition de postures et d'un certain mental propres aux arts martiaux est un des moyens puissants au service des parents pour progresser au quotidien dans la gestion des situations difficiles, ou dans la prévention de celles-ci.